

Maria Chapdelaine

ou

l'âme pionnière

éléments d'analyse et de synthèse

par Gérard Dionne
professeur de philosophie au Collège de Lévis

En guise de préambule

Maria Chapdelaine continue toujours de nous récréer et de nous instruire, comme il en est de ces grandes oeuvres que le temps, semble-t-il, n'arrive pas à ternir.

Mes considérations laissent même entrevoir que ce roman s'inscrit, en un sens prophétiquement, dans le débat très actuel au Québec des rapports hommes-femmes.

Son auteur, Louis Hémon, possède ce regard subtil et cette observation pénétrante des romanciers de génie et il se révèle, par son intelligence artistique, comme le plus authentique des grands médiateurs.

Enfin, c'est un peu avec la prétention d'être un témoin que je me suis plu à exposer, dans cet article, l'ambiance, l'action et la dialectique de ce livre, de même que les ressources intimes de ses personnages. Je l'ai fait, d'ailleurs, avec une admiration sans réserve pour ce Français, énigmatique et un peu gavroche, que fut Louis Hémon, et dont ce sera, le douze octobre prochain, le 110^e anniversaire de naissance.

« L'humain donc était la province féminine... » (Alain, *Les passions et la sagesse*)

L'ambiance

Maria Chapdelaine : magique, envoûtant. Tout s'y trouve finalement grandiose et magnifique, dans un continuel contraste avec la délicatesse des senti-

ments et cette étrange économie du langage, qui rendent dans ce texte les silences et les sous-entendus si expressifs.

C'est comme si toute sa structure était inspirée de l'art des bâtisseurs de granges, tant elle est raisonnable, économe, et cependant ambitieuse.

L'action

L'action principale

L'action principale est toute simple. Dans un milieu de colonisation avancée, une jeune fille, Maria Chapdelaine, est courtisée par trois jeunes gens, François Paradis, Eutrope Gagnon et Lorenzo Surprenant.

Elle se fiance au premier dont le charme athlétique et aventureux du coureur des bois la fascine. Malheureusement, celui-ci, quelques mois après leur engagement, meurt brusquement, tué par l'immensité et le froid des bois où il s'est égaré.

Maria finit alors par se promettre à Eutrope Gagnon, le gars de la terre, qu'elle arrive finalement à préférer à Lorenzo Surprenant, ce jeune homme récemment émigré au États-Unis et qui lui offrait la vie aisée et captivante d'une grande ville américaine.

Les actions secondaires

Encadrant cette action principale, *Maria Chapdelaine* comprend plusieurs actions secondaires : le défrichement, les semailles, la cueillette de fruits sauvages, les récoltes, les rares réceptions et soirées, la maladie et la mort de la mère Chapdelaine.

Le père Chapdelaine y incarne l'homme du défrichement et des recommencements. À côté de lui et en contraste, la mère Chapdelaine qui ne cesse de rêver à la stabilité d'une terre bien faite.

Autour d'eux, Maria et leurs autres enfants : deux adolescents-hommes, Da'Bé et Tit-Bé, un jeune homme Esdras, le fils-bûcheron ; enfin un jeune garçon, Téléphore, et une fillette, Alma-Rose. Chez tous, entraide, simplicité, intimité familiale.

Il y a également l'homme engagé, Edwige Légaré, le curé, le médecin, un guérisseur et quelques voisins, qui paraissent à tour de rôle comme autant de personnages classiques d'un monde de colonisation.

Le temps, avec sa double signification

Dans *Maria Chapdelaine*, le temps se comprend de deux manières. D'une part, il y a ce premier temps qui rattache *Maria* à l'histoire de la colonisation de la deuxième ceinture de paroisses autour du lac St-Jean.

Louis Hémon pour sa part a connu cette période, de juin 1912 à avril 1913, avec le décor et les activités de n'importe quelle colonisation des régions du Nord.

Ce décor et ces activités sont donc sensiblement identiques à ce qui s'est vu dès la colonisation de la région de Chicoutimi et des premières paroisses du Lac, tout aussi bien que plus tard, durant les années trente et quarante, au cours de cet autre grand mouvement qui a conduit des défricheurs plus loin encore autour du Lac, et au nord du Saguenay, et aux extrêmes limites cultivables de l'Abitibi.

D'autre part, il y a ce deuxième temps qui accompagne de très près les événements de ce livre et qui leur confère en majeure partie leur rythme. Ce sont les quatre saisons, d'un printemps à l'autre, le temps d'une seule année, qui en est une pour toutes, puisqu'il s'agit du cycle rigoureux d'une nature immuable et imposante.

Le lieu : son centre et sa périphérie

Le lieu de *Maria*, c'est premièrement la petite maison de la famille Chapdelaine. C'est aussi son entourage immédiat qui, à la toute première origine de Péribonka, n'est rien d'autre qu'une audacieuse percée en forêt où les Chapdelaine se trouvent dans l'isolement le plus complet, à huit milles (12.8 km) de la première agglomération, Honfleur, et à environ douze mille (19.2 km) de la première église, celle de St-Henri-de-Taillon (La Pipe).

Ensuite, c'est tout le tour du lac St-Jean et, finalement, les vastes régions, au nord, de la Péribonka et de la Mistassini, et au sud, du St-Maurice et des chantiers de la Vermillon, du Rapide-Blanc, de la Trenche et de la Croche.

Enfin, ce lieu ne va pas sans sa géographie et son climat qui, par leurs extravagances et leur dureté, en font un véritable personnage, le pays, ce pays étrange et inhumain par qui le destin se joue d'une manière sombre et sans réplique.

La dialectique du monde de « Maria » : l'humain, l'inhumain, le surhumain

Le monde de *Maria Chapdelaine* va de la sollicitude courageuse et un peu terre-à-terre de la mère Chapdelaine à la paisible légèreté de François Paradis.

Ces deux personnages incarnent ainsi admirablement les deux pôles de toute vie humaine, celui de la nécessité terrestre avec sa pesanteur, et celui de l'idéal aérien avec sa légèreté poétique.

D'ailleurs, la mère Chapdelaine et François Paradis sont les seuls types vraiment achevés et purs du roman de Louis Hémon et, pour cause, ils seront les seuls à connaître une mort qui viendra les confirmer dans la stabilité à laquelle ils ont accédé.

Chez eux, pas de doute, pas de recherche d'eux-mêmes, pas d'obscurité à éclairer, pas de tension intérieure. Ils sont fixes et, en ce sens, ils sont comme le pays, qui les sacrifie, mais avec lequel ils constituent une sorte de triangle qui confère au monde de *Maria* les trois points d'appui de sa construction.

Or ce triangle comporte une évidente portée dialectique où l'humain et l'inhumain se situent en opposition, et le surhumain en synthèse : la mère Chapdelaine et le pays, l'une contre l'autre, et François Paradis, à l'égal d'un jeune dieu, transcendant.

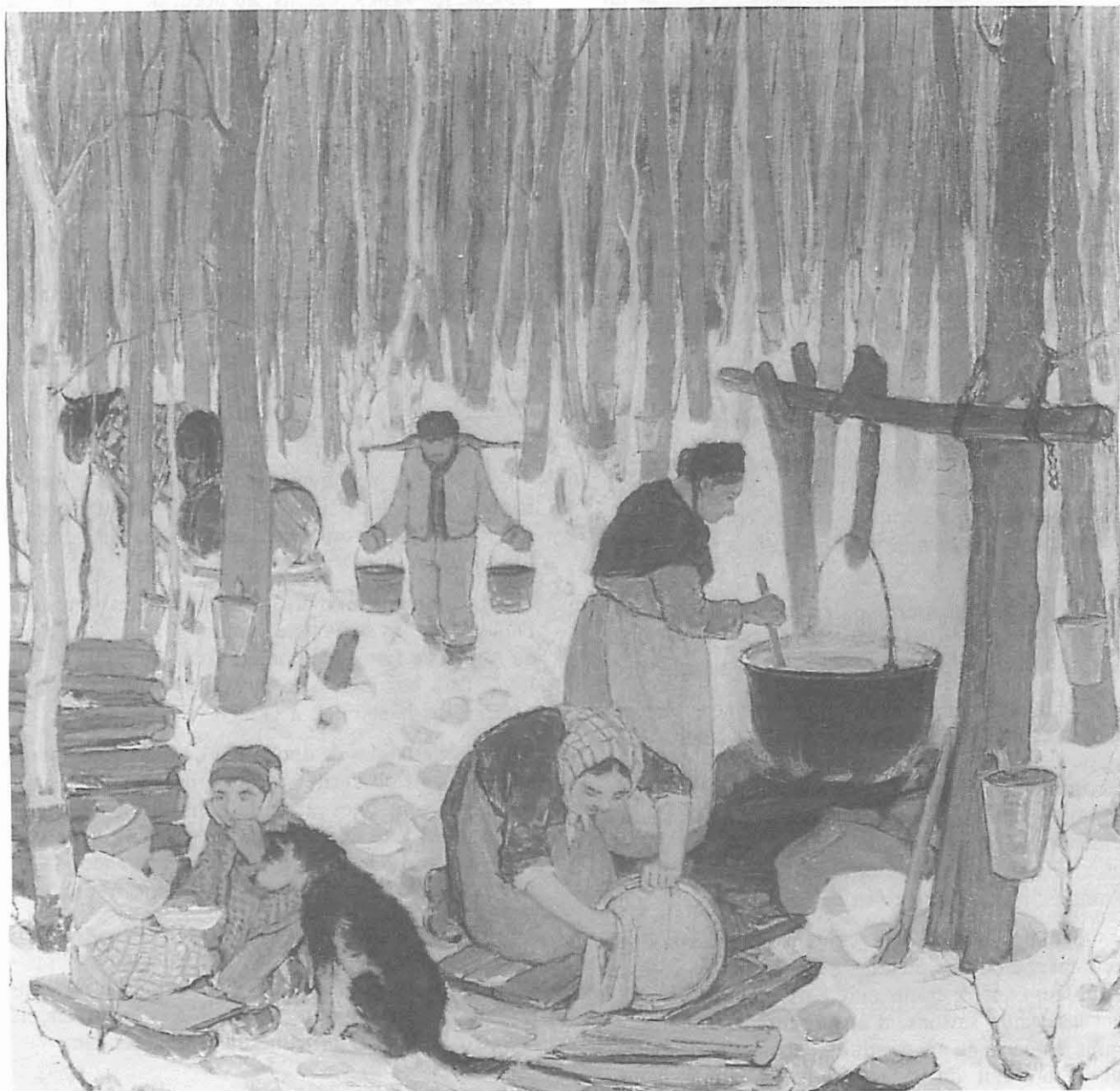
Et la ronde des personnages

LA MÈRE CHAPDELAINE

Dans ce contexte, c'est à Laura, la mère Chapdelaine, qu'il convient premièrement d'accorder toute notre attention. Qu'y a-t-il au plus intime de ce personnage pour que nous soyons justifié de le placer au premier rang parmi les héros de *Maria* ?

(Sa simplicité, sa douceur, son langage)

Certes, il y a cette simplicité et cette douceur, « les qualités familières, humbles, qui l'avaient fait aimer de son vivant » (p. 205).



Clarence Gagnon 1881-1942
Érablière c. 1928-31
Moyens d'expression divers sur papier
21.9 x 22 cm
McMichael Canadian Art Collection
Don du Colonel R.S. McLaughlin
1969.4.51

De plus, comme l'auteur lui donne très souvent la parole, il y a dans sa bouche ce langage lui-même le plus simple, le plus direct, le plus quotidien de la vie des défricheurs : « Vous faire geler les membres l'hiver, vous faire manger par les mouches l'été, ... » (p. 47). — « Ne laissez pas amortir le feu, les enfants ! » (p. 108). — « Encore cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le repos de ceux qui ont eu de la malchance dans le bois » (p. 130). — « Je suis bonne à rien ce matin » (p. 172). — « Tu guetteras la cuite, Maria » (p. 171). — « Eh bien, Samuel, c'est-y qu'on va encore mouver bientôt ? » (p. 204). Autant d'expressions d'une langue que Louis Hémon a souvent transcrite telle quelle et qu'il a pour ainsi dire photographiée comme la signature de ce monde.

Et l'on dira qu'elle est touchante et aimable, la mère Chapdelaine. Mais rien n'empêche que la voilà auréolée de « vertus presque héroïques » (p. 205), lorsque tous, à sa mort, évoquent son souvenir : « Dans toute la paroisse il n'y avait pas femme plus vaillante qu'elle, ni plus capable » (p. 197). « Ta mère était une bonne femme, Maria, une femme dépa-reillée » (p. 198).

Et pour cause : Laura Chapdelaine, c'est la femme capable, forte, généreuse, ronronnante, plaintive, priante, endurente, indispensable.

(La lutteuse)

Oui, mais avant tout et par l'intérieur, c'est une *lutteuse* entêtée qui n'en veut pas, qui n'en veut plus, de ce terrible pays, car elle est mère, mère, et le pays est cruel et tueur. Et quel combat pour « un beau morceau de terre... » ! — « Un beau morceau de terre qui a été plein de bois et de chicots et de racines et qu'on revoit, une quinzaine après, nu comme la main, prêt pour la charrue... » (p. 58).

Et quelle lutte habile et fine, avec des replis stratégiques et de la ruse ! Car ce pays a quelque chose de diabolique par l'emprise qu'il exerce sur ceux-là mêmes qui peuvent le vaincre, et que la mère Chapdelaine, à commencer par son mari, accueille comme ses enfants.

(Ses étranges enfants-soldats)

En effet, tous ces hommes qui, pour l'humain, vont au combat contre « la nature primitive, sauvage, le bois inhumain » (p. 204), tous ces « soldats », Laura Chapdelaine ne voit qu'une manière convenable de les adopter et de les aimer, c'est de les accueillir comme ses enfants. Des enfants d'ailleurs étranges et fascinants pour elle, car, pour pouvoir aller au combat, pour en avoir la vigueur et les pas-

sions nécessaires, ils ne peuvent faire autrement que d'en être, par une mystérieuse filiation (Louis Hémon évoque un « atavisme lointain » (p. 47)), de ce pays, de cette nature, de ces bois, de ce froid et de cette immensité.

Et alors, la mère Chapdelaine, elle encourage, elle commande, elle gourmande gentiment, elle entretient la flamme, elle souligne les efforts, elle excuse les faiblesses, et surtout, à l'arrière-garde, elle ne perd jamais pied, présente aussi bien pour transporter l'eau « lorsque le puits a tari » (p. 199), que pour affronter les ours en quête de moutons : « nos beaux moutons gras ! ...Sauvez-vous, « grand voleux, ou je vais vous faire du mal » (p. 201).

Les ours, les moustiques, la méchanceté des bois, la chaleur « démesurée », l'avarice de la terre, « la blancheur froide du sol » et le « ciel gris », tel est *le pays* dont nous disions plus haut qu'il est devenu dans *Maria* un véritable personnage, et que, d'ailleurs, Louis Hémon, tout au long de son livre, traite avec le meilleur de son art.

Un pays dur pour la chair humaine, qui surprend l'homme au moment de sa première faiblesse. Un pays qui tue les hommes implacablement et froidement, comme des coupables qui ont osé le défier. Un pays de mort simple et rapide, mais qui, insidieusement, distille au cœur des hommes, certes une bonne dose de franchise et de spontanéité, mais aussi ce dangereux orgueil et cet attrait irrésistible du risque.

Tel est ce pays envoûtant, l'adversaire omniprésent de Laura Chapdelaine.

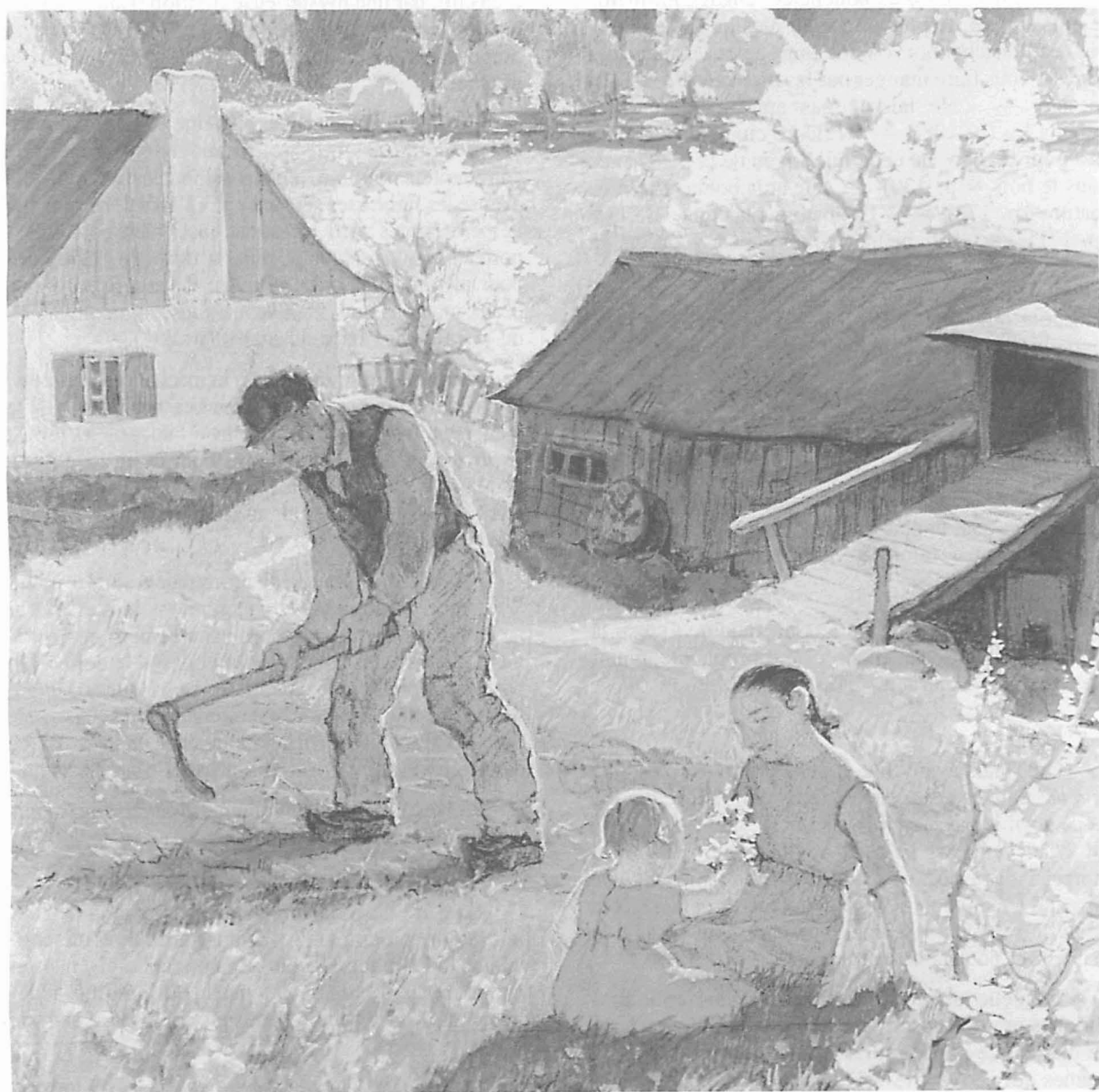
(L'incarnation de l'âme pionnière)

La mère Chapdelaine incarne donc au plus haut point l'âme pionnière. À l'avant-garde de toute conversion de l'inhumain en humain, celle-ci en effet vise à signer d'humanité tout ce qui est dur, ténébreux, sauvage, comme l'est sans conteste le pays de *Maria*.

Or la mère Chapdelaine, pour sa part, tout au long de sa vie, ne fait rien d'autre que de la vouloir cette conversion, laquelle, quand il s'agit de ce pays, exige d'être une victoire, car elle ne saurait se réaliser sans un combat acharné.

Et alors, Laura Chapdelaine, à la tête de ses combattants, son mari Samuel, ses fils, Esdras, Da'Bé, le jeune Tit-Bé, et les autres, c'est la présidente, entêtée comme une boussole, qui ne dévie jamais du but.

Eux autres peuvent se vouer à la satisfaction immédiate de faire jouer leurs fougues énergiques en



Clarence Gagnon 1881-1942
Labourage c. 1928-31
Moyens d'expression divers sur papier
20.7 × 20.3 cm
McMichael Canadian Art Collection
Don du Colonel R.S. McLaughlin
1969.4.42

risquant d'être absorbés par l'intensité de leurs efforts. Qu'importe, la mère Chapdelaine tient lucidement le cap, avec, en elle, toutes les fibres de la féminité dont la fonction, au dire du philosophe Alain, est de « conserver la forme humaine livrée naturellement aux aventures ».

LE PÈRE CHAPDELAINE ET SES FILS

Par ces remarques, nous nous trouvons engagé à situer l'action des autres personnages dans le sillage de la mère Chapdelaine et de son combat. Nous entrevoyons alors comment le père Chapdelaine peut être compris et, dans la même veine, les fils Chapdelaine.

(Samuel, un être complexe, polyvalent et adroit)

Le père Chapdelaine, Samuel, est un être complexe. Il y a en lui du coureur des bois, du « sauvager », du colon, de l'habitant et même du missionnaire, le tout cristallisé par l'hérédité, le besoin et le pays lui-même.

Grand, fort et vif, c'est ainsi qu'on l'imagine, il est polyvalent et adroit, bien nanti pour être un homme de commencements et de recommencements. Dans tout ce qu'il fait, il révèle un sens exceptionnel de l'essentiel qu'il se passionne à exercer dans de nouvelles installations. Aussi est-il en même temps un instable, une sorte de joueur, contre et pour sa femme, contre et pour les siens, les entraînant avec lui au gré de sa passion.

(Un tourmenté)

C'est finalement un être tourmenté, qui a gagné jusqu'à présent ses paris, mais qui se sent coupable d'avoir gagé trop souvent sur lui-même en s'étant fait cinq fois défricheur, sans compter une jeunesse hasardeuse de bûcheron et dans le passé bien des promesses à son épouse qu'il estime avoir quelque peu subjuguée.

Éternel aspirant à la paternité, il demeure pour ses propres enfants un camarade et un frère, d'avantage qu'un père.

Sa vraie vie ne va pas sans cette fuite que lui permet, comme une drogue, la nouvelle terre à défricher, qui canalise sa force, son ingéniosité, son audace et sa témérité, dans le fracas des arbres qui tombent et de l'abatis qui flambe.

(Un joueur qui se sent coupable)

C'est ainsi qu'il a vécu, aimable comme un enfant l'est, mais inquiétant par son besoin de sans cesse recommencer ailleurs et par l'impact de ses décisions dont obligatoirement sa femme et ses enfants ont subi

les conséquences : « C'est bien vrai, Laura, que tu aurais fait une vie plus heureuse avec un autre homme que moi, qui serait resté sur une belle terre, près des villages » (p. 113). — « ...et nous aurions été au milieu d'une belle paroisse où Laura aurait pu faire un règne heureux... Et puis tout à coup le cœur me manquait ; je me sentais tanné de l'ouvrage, tanné du pays ; (...) cette place dont j'entendais parler, que je n'avais jamais vue et où il n'y avait encore personne, je me mettais à avoir faim et soif d'elle comme si c'était la place où j'étais né » (p. 203).

C'est donc en s'excusant et avec gêne que cet homme explique qu'il ait porté au cœur de la forêt l'écho sonore de sa voix et de ses coups de hache, ne sachant revendiquer pour sa gloire tout simplement que « la pompe ne gèle pas », qu'il y ait « bien du bois dans la maison », et que l'on puisse s'abandonner « à la mollesse de l'hivernement » (p. 104).

(... que Laura absout tendrement)

Or, alors qu'il ne comprend plus et qu'il ne peut plus expliquer, Samuel demeure pourtant l'entier et le total amour de Laura Chapdelaine : « Non, Samuel, le Bon Dieu fait bien tout ce qu'il fait (...) nous n'avons pas été bien malheureux jamais tous les deux ; nous avons vécu sans trop pâtir ; les garçons sont de bons garçons, vaillants, et qui nous rapportent quasiment tout ce qu'ils gagnent, et Maria est une bonne fille aussi... » (p. 113). C'est comme si elle lui disait : Nous avons vaincu un monde hostile et nous avons engendré de la bonté, de la vaillance et de la générosité. Ne crains pas mon jugement et surtout, ensemble, ne craignons pas celui des autres.

(Ses fils, à son image. L'honneur qui est dû à cette sorte d'hommes)

Avec Esdras, Da'Bé et Tit'Bé, ses fils qui sont de la même texture que lui, Samuel prend donc dans la dialectique de *Maria* la place, sur le terrain et en corps-à-corps avec la nature sauvage, du premier des combattants.

Et il nous rappelle par la même occasion quelle sorte d'honneur les générations installées que nous sommes doivent pour toujours à leurs pionniers, à ceux qui ont conquis le pays et qui furent assez vigoureux d'âme et de corps pour le faire dans la joie et l'enthousiasme, malgré les peines et les sacrifices les plus quotidiens.

Et que dire de ces jeunes garçons qui, à l'instar des fils Chapdelaine, se sont retrouvés à quatorze ou quinze ans au plus dur des chantiers et de la drave, avec comme seul but d'aider la famille à vivre !

Nous n'en finirons plus de découvrir ce que Louis Hémon a indiqué en quelques traits de la psychologie de l'adolescent, témérairement oublieux de lui-même quand il se voit associé sans réserve au monde des adultes et des responsabilités : « Au pays du Québec les garçons sont traités en hommes dès qu'ils prennent part au travail des hommes » (pp. 37-38).

MARIA

Et maintenant Maria, cette « belle fille presque inaccessible » (p. 17), et, avec elle, Eutrope Gagnon, Lorenzo Surprenant et surtout François Paradis, et même les Voix mystérieuses qui interviennent à la fin du livre.

(Réflexion sur l'amour, le masculin et le féminin)

Êtres humains, nous sommes ainsi faits que, si les fleurs, les fruits et les nouveaux-nés nous intéressent et nous captivent, notre admiration cependant atteint son sommet en regard de ce qui les prépare. Là se trouvent pour nous le miracle et le mystère, ceux de l'amour et de la fécondation, ceux du germe en lequel se reflète le divin principe.

Jamais nous ne cesserons d'être émerveillés par l'amour, la fécondation et la naissance, qui exercent sur nous un attrait irrésistible, alors que nous pressentons les secrets d'une mystérieuse distillation où, finalement, le terreux, le vieux et le ténébreux se trouvent métamorphosés en esprit, en jeunesse et en lumière.

Or, au cœur de ce fantastique laboratoire, si le masculin est direct, quasi tangible, et n'a cesse d'être contenu et de s'offrir, le féminin pour sa part demeure alchimique et réservé, dans l'attente, silencieux et indépendant, comme une braise à la chaleur auto-suffisante.

(Maria, la regardée)

Ainsi est Maria, intuitive et étonnée d'elle-même, Maria qui inspire les promesses et les engagements. Maria, la regardée !

« Ils la regardaient avec des sourires farauds » (p. 17). — « Maria regardait parfois à la dérobée Eutrope Gagnon, et puis détournait aussitôt les yeux très vite, parce que chaque fois elle surprenait ses yeux à lui fixés sur elle, pleins d'une adoration humble » (p. 40). — « ...il (François Paradis) se prit à l'examiner de nouveau. Sa jeunesse forte et saine, ses beaux cheveux drus, son cou brun de paysanne... » (p. 45). — Tous les regards convergèrent sur Maria » (p. 75). — « Qu'elle était donc plaisante

à contempler ! » (p. 82). — « Maria avait laborieusement détourné les yeux devant les siens (de Lorenzo) » (p. 160).

Vaguement inquiète donc, devant cette insistance des jeunes gens à la poursuivre de leur regard, Maria se sent porteuse d'un secret qui la rend rêveuse et indolente.

(Mystère du premier amour)

Saine et charnelle, elle pressent au fond d'elle-même d'obscur forces, d'étranges marées, qu'elle ne peut exprimer et qu'elle ne peut comprendre, si ce n'est, intuitivement, dans la gravité qu'elle accorde à son « oui », les deux fois où elle s'engage.

Mais c'est à son premier engagement, avec François Paradis, qu'elle a senti le souffle, cet air du large qui, en elle, a libéré la braise de ses cendres : « Toute sa forte jeunesse, sa patience et sa simplicité sont venues aboutir à cela ; à ce jaillissement d'espoir et de désir, à cette préscience d'un contentement miraculeux qui vient » (p. 93).

Louis Hémon nous a portés ici au cœur d'un événement merveilleux et grave : la chaste fécondation de l'âme de Maria par François Paradis. Quelque chose d'indélébile s'est produit et, à vrai dire, ce n'est déjà plus une vierge qui, par la suite et finalement, dira oui à Eutrope Gagnon.

Écoutons d'ailleurs ce dernier, alors qu'il est lui-même conscient du mariage spirituel irrévocable qui s'est accompli entre Maria et François : « ...j'avais deviné que c'était François Paradis que vous aimiez mieux. Mais puisqu'il est mort maintenant et que cet autre garçon des États est après vous, je me suis dit que moi aussi je pourrais bien essayer ma chance » (p. 162).

Certes, nous n'aurons jamais fini, et pour cause, de scruter le premier amour de toute jeune fille, mais dans le cas de Maria il nous faut voir que c'est grâce à lui, si les Voix du pays trouvent accès et réponse dans son âme.

(Maria, la race des pionniers en attente)

Maria, c'est chaud, vivant et féminin : tout le potentiel de la race des pionniers.

Or, cette race porte en elle une espérance dont tout dépend : sa raison d'être et son accomplissement. Sans cesse elle attend quelque chose d'unique et de transcendant : un François Paradis, que tous savent impossible autrement que confronté au mystère fécondant d'un rude pays.



Clarence Gagnon 1881-1942

Marie rêve c. 1928-31

Moyens d'expression divers sur papier

19.1 × 20.1 cm

McMichael Canadian Art Collection

Don du Colonel R.S. McLaughlin

1969.4.25

En effet, de temps en temps, toute la beauté magique et envoûtante qui sommeille au sein de la nature sauvage, prend corps, et âme, et regard d'homme : « ... (François Paradis) beau de corps à cause de sa force visible, et beau de visage à cause de ses traits nets et de ses yeux téméraires (...) son air de hardiesse ingénue » (p. 46). — « Le voilà devant elle avec sa haute taille et sa force, sa figure cuite par le soleil et la réverbération de la neige, et ses yeux hardis » (p. 91).

Maria peut rêver et, avec elle, toute la race, du beau, libre et hardi François Paradis. Habile en forêt, sur les rivières, dans la neige, avec les sauvages, c'est le « couvreur » des espaces vierges.

(François Paradis : la grâce attendue et fécondante)

Or, François Paradis incarne cette sorte de jeunes hommes, alertes et souples, bien pris de corps et capables d'aller loin, de guider et d'ordonner, et que les défricheurs, dans leur libre dénuement, se sont toujours plu à vénérer.

Et l'on notera, comme l'a bien compris Louis Hémon, que, pour les représenter, François Paradis se doit d'être sans parents et sans famille, car c'est la race et le pays qui les engendrent, comme cela est visible, dès que leurs yeux s'allument, que leur rire éclate et que, hardis, ils pointent leur canot dans le froid rapide.

Eh bien oui, à l'instar de ces quelques jeunes hommes exceptionnels et rares, François Paradis c'est la grâce de ce monde de misère. Et il suffit, non pas qu'il soit et demeure, mais seulement qu'il ait été. S'il a été, il est encore possible. Il est même possible à chaque naissance et n'importe quel couple peut avoir la chance et l'honneur de l'engendrer. Il suffit que l'on soit de la race qu'il faut et fidèle au pays.

Or être de la race qu'il faut, c'est le privilège du féminin auquel il est arrivé un jour, comme à Maria, d'avoir connu la chaste noce d'un aveu et d'une promesse, le souffle fécondant d'un François Paradis qui y a inscrit le grand rêve et l'indéfectible fidélité.

(Maria mise à l'épreuve. Sa fidélité)

Maria, la race, peut être mise à l'épreuve, et elle l'est sans conteste par la voix de Lorenzo Surprenant, ce sympathique tentateur.

Respectueux et honnête de mœurs, il tourne habilement les pages de son catalogue de « merveilles lointaines » : « Je gagne assez pour deux et nous ferions une belle vie : des toilettes propres, un joli

plain-pied dans une maison de briques, avec le gaz, toutes sortes d'affaires dont vous n'avez pas l'idée et qui vous épargnent du trouble et de la misère à chaque instant » (p. 156).

Mais c'est pourtant à Eutrope Gagnon, le mugissant, qui offre sa patience et son humble travail, mais aussi le terrible quotidien des années à venir, que finalement Maria dira oui..., parce qu'elle a décidé d'être fidèle.

Elle a entendu des voix. Les deux premières qui lui ont dit la douceur méconnue du pays, sa beauté toute symphonique, les mille noms donnés aux lacs, aux rivières, aux villages de la contrée nouvelle : tout de variation, de surprise, de fécondité, d'éclat, de sonorité, de recueil et de vivacité..., comme François.

Et la troisième, à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre. Plus grande que les autres, c'est la « voix du pays de Québec » qui lui parle « d'une race qui ne sait pas mourir » : « Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés » (p. 212).

« À moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre », comme pour dire que le meilleur de nos ancêtres, « le cœur des hommes de notre pays », « le cœur le plus humain de tous les cœurs humains », « avec son culte, ses chansons, sa langue et jusqu'à ses faiblesses », tout mérite d'être inscrit au fronton de l'Histoire.

Maria sera donc fidèle, indissociablement, au pays, à François et à elle-même. Elle répond alors à Eutrope Gagnon : « Oui... si vous voulez je vous marierai comme vous m'avez demandé, le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles ». (p. 215).

En conclusion

C'est sur ces mots mêmes que se termine *Maria Chapdelaine* dont le dernier commentaire qu'il nous inspire est à l'effet de proclamer son absolue originalité qui n'a d'égal que sa profonde vérité.

Or, la vérité de *Maria Chapdelaine*, nous pensons que c'est celle de l'éternelle âme pionnière en tout domaine où elle aspire à vivre et à se révéler.

S'il n'en était de *Maria* cependant, nous croirions encore qu'elle est uniquement masculine, car elle a toujours été chantée dans les portages, les randonnées, les risques de l'exploration, de la navigation, ou de l'aviation.

Or quand elle éclate à son sommet, comme dans *Maria*, qu'elle devient l'âme d'une race qui chérit l'épreuve vivifiante et fécondante, et qu'elle se fait espérante non plus d'un nouveau territoire ou d'une nouvelle machine, mais de la beauté, de la liberté et de la hardiesse toujours neuves, et pour lesquelles il faut les contractions du froid, des tempêtes et du soleil de plomb, nous découvrons alors avec surprise qu'elle est formidablement féminine.

Réflexions complémentaires

1- Tout, dans *Maria Chapdelaine*, converge vers cette idée que l'âme pionnière est formidablement féminine. Se pourrait-il que par là Louis Hémon, sans avoir fait rien d'autre que de regarder et de voir en artiste, ait été le premier à fournir une réponse à la grande énigme de notre installation et de notre survivance dans ce pays inhumain, impossible ? — Dans ce pays terrible, des femmes sont venues et, de générations en générations, elles ont resplendi d'espoir, de courage, de ténacité et de générosité. Elles ont servi, aimé, enfanté, soigné, nettoyé, dansé, chanté, prié, enseigné, consolé, patienté. Et dans cette veine, que dire de cette scène, entre autres, de *Maria Chapdelaine*, où le courage et la richesse du cœur féminin confirment un autre triomphe :

« Le jour de l'an n'amena aucun visiteur. Vers le soir, la mère Chapdelaine, un peu déçue, cacha sa mélancolie sous la guise d'une gaieté exagérée.

— Quand même il ne viendrait personne, dit-elle, ce n'est pas une raison pour nous laisser pâtir. Nous allons faire de la tire.

Les enfants poussèrent des cris de joie et suivirent des yeux les préparatifs avec un intérêt passionné ». (121).

Voilà comment à des centaines de reprises, dans une étroite enclave de forêt au pays du Québec, et au sein d'une solitude suffocante, la tristesse s'est subitement changée en joie.

Que serions-nous devenus sans de telles victoires ? — Poser la question, c'est y répondre. Mais il fallait un grand livre à la gloire du féminin pour nous le rappeler, et un beau roman pour que nous le relisions souvent.

2- *Maria Chapdelaine*, dès ses premières pages, nous dispose à la sérénité et à la méditation, comme s'il nous disait à chaque paragraphe : c'est ici que

c'est important. Ne cours pas après l'action. Imagine bien cette scène, revis-la. Questionne. Souviens-toi. Reconnais-toi, le Québécois du nord, comprends ton désir de polyvalence et ta discrète mais soupirante sauvagerie. Comprends ton goût de te mêler aux bourrasques de l'hiver, de défier les rapides et de frapper la forêt. Conserve ta franchise et ta pureté. Tu es d'une race amie d'une nature sévère et vigoureuse. Le sang qui coule dans tes veines est jeune et hardi comme celui de François Paradis, économe, patient et joyeux comme celui de la mère Chapdelaine. Mais il est aussi discret, rêveur et ténébreux comme celui de Maria, parieur et enfantinement égoïste comme celui du père Chapdelaine.

« À la source de nous-même, il n'y a pas nous-même, mais le fourmillement d'une race ». (François Mauriac, *Mémoires intérieures*)

3- Maintenant une question : Louis Hémon a-t-il écrit le livre qu'il fallait écrire ?

Formulée de cette manière ou autrement, cette question rappelle au moins ce fait bien connu que *Maria Chapdelaine* ne fut pas très bien accueilli par ceux-là mêmes qui l'avaient inspiré.

Qu'on me permette un témoignage personnel à ce sujet. Né en 1934, j'ai des souvenirs qui datent d'environ vingt-cinq ans après la première publication, au Canada, de *Maria Chapdelaine* (Montréal 1916).

Or, dans ma famille, au moment de mes souvenirs d'enfance, on connaissait ce livre depuis des années. Mais je me rappelle très bien que la seule mention de son titre faisait régulièrement sourire.

Chez nous, les pionniers, les défricheurs, c'était les « colons », et il y avait comme une sainte horreur d'être assimilés à ceux du monde de *Maria Chapdelaine*, en particulier à la mère Chapdelaine.

Nul doute qu'on avait aimé ce livre, mais on voulait bien le respecter à condition de n'avoir rien à voir avec lui quant aux manières de vivre, de parler et d'aimer de ses héros.

Et pourtant, ce monde de mon enfance, sans électricité, dans un rang de St-Honoré de Chicoutimi, débouchant à St-David-de-Falardeau en pleine colonisation, il était très proche de celui de *Maria*. Pourquoi tenait-on à ne pas s'y reconnaître, à le situer dans l'imaginaire d'un Français, froid, distant, énigmatique, de passage, et qui n'avait pu nous connaître comme il le faut, ...qui nous avait caricaturés. Mon explication est la suivante.

Maria Chapdelaine est un livre qui, contre elle-même, force l'âme pionnière à s'avouer au grand jour. Et il faut du temps pour comprendre qu'il a le génie de la révéler toute entière, c'est-à-dire en lui garantissant les hommages auxquels elle a droit.

Car, pour leur gloire et notre fierté, des père Chapdelaine, des mère Chapdelaine, des Da'Bé, des Tit'Bé, des François Paradis et des Maria, il y en eut, discrets, rêveurs, braves et purs, en des temps de misère noire, pour foncer dans le bois et laisser aux autres les places toutes faites. Les laisser parce qu'on est plus en santé, plus vigoureux, plus légers, parce qu'on en a le goût, le goût des choses neuves et ardues, parce qu'autrement il faudrait entretenir, conserver, piocher patiemment la même terre, se chicaner, parce qu'au fond c'est bien qu'on parte, étant donné que de toute manière il n'y a plus assez de place dans les places toutes faites.

Ne nous leurrions pas, c'est ainsi que la plupart sont partis (au temps de Louis Hémon, des paroisses installées autour du Lac, comme autrefois, de la France), en réglant généreusement un pénible problème d'espace vital, avec au cœur la fierté et l'orgueil de s'installer là où jamais personne n'avait osé le faire et où, à des milles, on se retrouve ensemble, *une gang* d'audacieux abatteurs, libres des lignes de lots et des grosses étables.

Oui, une race de monde ! Cette race qui hait les procès et se moque des héritages. La race des vrais pionniers !

Toujours les mêmes, ces hommes et ces femmes qui ne voudront plus, n'oseront plus regarder en arrière. Car, s'ils partent tous avec les mêmes sentiments qui font qu'on quitte sans regret, ce n'est jamais sans un terrible soupçon qui travaille l'âme et y inscrit le drame de la séparation irrévocable. En effet, que pensent ceux qui restent ? Que diront-ils dès que nous serons partis ?

Ceux qui restent, les sédentaires et les conservateurs, ne pensent-ils pas, ne diront-ils pas qu'il n'y a pas pour nous d'avenir, qu'il vaudrait mieux nous oublier ? — Et plus tard, nos propres enfants, même eux, ne penseront-ils pas que nous les avons sacrifiés, que nous n'aurions pas dû ? — Qui comprendra jamais notre ferveur de colons, si généreuse et si libérale ?

Tel est ce soupçon, qui divise deux mondes et contre lequel, comme quelqu'un qui, en lui, aurait trop écouté l'enfant, le pionnier lui-même en son intérieur se défend déjà mal, à chaque fois qu'il abaisse le regard. Et c'est pourquoi toujours il le tient haut, ne s'adonnant à l'analyse qu'avec ses proches et ses

semblables qui, seuls, peuvent comprendre (comme dans *Maria*) à quel point il est déjà beau d'avoir tant de large et pas « pas trop de misère ».

Maria Chapdelaine est donc beaucoup plus que le roman de la colonisation, ou d'une colonisation en particulier. Il est directement greffé sur le grand arbre humain, et aux points mêmes de sa croissance, puisqu'il incorpore l'éternelle âme pionnière, avec sa ferveur, ses doutes, son idéal, son économie, sa solitude.

Tout ceci nous permet de rejoindre Louis Hémon dans son désir d'écrire un tel livre. Son inspiration lui est venue d'un petit groupe humain sans prétention, mais cependant exceptionnel du simple fait qu'il ait pu se constituer en un corps durable et fécond, correctement ajusté à l'âme pionnière. Un corps qui, par lui-même, est une admirable révélation de ce potentiel humain qui, par le détachement, permet les grandes enjambées.

Louis Hémon a donc bien écrit le livre qu'il fallait écrire et qu'il valait la peine d'écrire, quitte à ce que, comme cela arrive souvent devant un portrait que l'artiste dévoile, les premiers intéressés aient commencé par protester et par se récrier eux-mêmes.

Il arrive en effet, comme dans *Maria*, que le dénuement saute aux yeux avec tant de netteté qu'aucun pionnier ne croira possible que jamais quelqu'un d'autre n'y admire les choix les plus délicats et l'intelligence la plus fine. Par exemple, à qui le pionnier peut-il confier sans risque le jugement de sa petite maison ? — Certes, pas au premier venu. Aussi ce miracle d'économie aux matériaux simples et robustement agencés, il le garde pour lui. Il le garde pour lui, comme tout le reste où se trouve la joie de l'abatis qui crépite avec rage, la langueur d'un soir d'automne, l'ivresse d'un effort étourdissant et les jurons sonores de ces forcenés halages.

Or, de tout cela, qui fait d'une vie pénible et pleine de misères, une vie cependant que le pionnier défricheur a vraiment choisie, même s'il se refuse à l'exposer, de tout cela, Louis Hémon a tenu à se faire le confesseur et le révélateur. Un confesseur quelque peu froid qui révèle les choses telles qu'elles sont, sans rien sublimer, sans rien excuser, avec les mots qu'il a entendus, et surtout sans jamais rien rattacher à l'une ou l'autre de ces grandes causes si souvent invoquées en histoire.

Il ne permet rien non plus de ces cachotteries et ou de ces vantardises qui sont autant de faux-semblants que le pionnier jette couramment aux yeux de l'étranger, l'étranger, c'est-à-dire le voisin, le frère, le cou-

sin, ou même le père d'hier, celui de l'autre monde, avec qui il a bien vu qu'une banale hypocrisie était encore le meilleur moyen d'entretenir tout de même une relation pouvant toujours être utile.

Aucun masque n'est donc plus permis, mais en somme, proclame l'« indiscret » Louis Hémon : Relevez la tête, vous n'avez justement pas besoin de masque, car celui qui oserait vous mépriser n'est même pas digne d'avoir été jeune et d'avoir voulu

un jour dans sa vie un monde à la mesure d'une grande inspiration.

« Les greniers ne forment que des sédentaires qui n'ont point qualité d'homme ». (Saint-Exupéry, *Citadelle*)

Hémon, Louis. — *Maria Chapdelaine*, Montréal, Fides, 1976, publié la première fois en feuilleton dans *Le Temps* (Paris) du 27 janvier au 19 février 1914.